

qui est ensuite converti en trinitrotoluol. La compagnie Curtis et Harvey et la compagnie canadienne d'explosifs fabriquent aussi du trinitrotoluol. Quant à une personne dont quelques-uns d'entre vous ont probablement entendu parler—le colonel J. Wesley Allison—je puis dire qu'elle a déjà été associée à Vanderbilt et au docteur Webb dans l'exploitation du New-York-Central. Je crois que M. J. Wesley Allison était acheteur, ou qu'il remplissait d'autres fonctions de ce genre. Les manufacturiers des Etats-Unis et du Canada le respectaient et le respectent encore. A l'ouverture des hostilités, les fabricants et les fournisseurs, aux Etats-Unis, n'étaient pas certains que la loi leur permettait de livrer leurs produits à un pays étranger en temps de guerre. Ils se demandaient si celui qui occupait alors le poste de secrétaire d'Etat, M. William Jennings Bryan, ne tenterait pas d'empêcher l'exportation de cette marchandise. On ne saurait citer le cas d'un fournisseur américain qui aurait entrepris à ce moment-là de livrer hors des frontières des Etats-Unis du matériel de guerre, en exécution d'une commande. Pas un seul d'entre eux ne l'aurait fait. Nous nous trouvons donc en face de cette situation: la Grande-Bretagne, le Canada, et tous les autres pays qui passaient des marchés aux Etats-Unis devaient entreprendre d'aller y chercher la marchandise. Le gouvernement anglais m'a prié de m'occuper de ce soin, je me suis assuré le bon vouloir et le concours du colonel J. Wesley Allison, et nous avons si bien réussi que, grâce à une entente avec le ministre des Douanes, les munitions de guerre ont pu entrer en franchise au Canada et s'acheminer vers l'Angleterre. Je puis faire observer qu'au début, on les transportait dans des bacs, mais ce mode de transport devint intolérable et dut être abandonné; ensuite, des convois entiers firent tout le trajet en transit, et cela, grâce à un arrangement avec le ministre des Douanes.

Je désire qu'on le comprenne bien, car on me dit qu'il existe des doutes à ce sujet. Plus tard, par l'entremise du même officier, nous avons appris qu'il n'était pas nécessaire de faire venir cette marchandise par une voie détournée des centres manufacturiers des Etats-Unis; aussi fut-elle expédiée en droite ligne du port de New-York et d'autres ports voisins des endroits où la fabrication avait lieu.

Nous avons agi avec tant de circonspection que le ministre des colonies, M. Harcourt, croyait encore que les munitions sui-

vaient l'ancienne route à travers le Canada, lorsqu'il y avait déjà un an qu'elles partaient de New-York.

Qu'il me soit permis de faire observer, que, après que la commission des obus eût pris des renseignements dans tout le Canada, et après que j'eus moi-même, pour lui venir en aide, demandé à au moins cinquante établissements d'entreprendre la fabrication des fusées au Canada—car un obus sans fusée ne vaut rien—nous nous sommes aperçus qu'il n'y avait pas au pays un seul établissement auquel la commission des obus pouvait persuader de fabriquer des fusées. Ceci soit dit avec tout le respect qui est dû à M. Russell. Je sais qu'on a publié sur ce sujet force articles dans les journaux.

Je le répète, nous n'avons pas pu persuader à une seule manufacture canadienne—ni à M. Russell, ni à M. Lloyd Harris—de fabriquer des fusées d'obus au pays. Je n'ai pas consacré beaucoup de temps à cette affaire; j'avais d'autres chats à fouetter. Cependant, je m'en suis occupé de temps à autre, à Ottawa, au Château Laurier, ainsi nommé en l'honneur du chef de l'opposition. Lorsque je priais et implorais quelques-uns de ces manufacturiers canadiens de fabriquer des obus, ils me répondaient qu'ils ne le pouvaient pas. Je me suis tourné du côté d'Allison, qui était présent, et je lui ai demandé s'il pouvait obtenir des capitaux des Etats-Unis. Il n'en savait rien; l'après-midi du même jour, il est venu me trouver pour me demander des détails. Je lui ai répondu: "Je n'en connais pas le premier mot; allez trouver Bertram". Il vit Bertram et revint le même soir me parler des membres de ces deux compagnies qui fabriquent aujourd'hui des obus, et qui réussissent dans cette fabrication. Il me parla d'un nommé Paterson, que je n'avais jamais vu, ni connu, et dont je n'avais jamais entendu parler, mais qu'on disait être l'un des plus habiles ingénieurs-mécaniciens au monde.

Il me parla du docteur Harris, homme de très grand talent que l'on connaît très bien des deux côtés de la Chambre. Il est fort riche et demeure à New-York. Il me parla encore d'autres personnes dont je ne me rappelle plus les noms, mais qui faisaient partie de ces deux compagnies-là. Il me dit qu'elles étaient très riches et qu'il rechercherait ce que l'on pourrait faire pour obtenir la fabrication des fusées au Canada. Comme nous n'avions pas les bâtiments nécessaires, il aurait fallu en cons-